

Notes de chercheurs en méthodologies qualitatives

À la rencontre de l'Autre comme formation à la recherche : récit d'un entretien réalisé avec un traditionaliste autochtone¹

Jean-François Dragon, M.A.

Université du Québec à Trois-Rivières

Résumé

Trouver l'équilibre, arriver à rencontrer l'*Autre*, construire ensemble un moment d'échange et de partage propice à l'expression des représentations, voilà autant de défis auxquels sont confrontés et invités les étudiants chercheurs au moment de réaliser un entretien en recherche qualitative. À travers le récit d'une expérience d'entrevue réalisée avec un traditionaliste autochtone, cet article met en évidence différents avantages de l'adoption d'une attitude d'ouverture à l'égard du participant. Se constituant comme une réflexion sur la pratique d'entretien et de formation en recherche qualitative, il propose de se questionner sur la place qu'on accorde à la construction de la relation avec l'interviewé au cours d'une entrevue.

Mots clés

FORMATION, ÉTUDIANT CHERCHEUR, ENTREVUE, RÉCIT D'EXPÉRIENCE, COLLECTE DE DONNÉES, RELATION CHERCHEUR-INTERVIEWÉ, AMÉRINDIEN

Bien avant toute technique ou méthode, l'attitude face aux données est ce qu'il y a de plus fondamental, c'est-à-dire la disposition de l'esprit, la disponibilité à l'autre, le respect des témoignages, peut-être même quelque chose comme un sens du sacré. (Paillé & Mucchielli 2003, p. 69)

Introduction

La société dans laquelle nous vivons se trouve marquée de profondes transformations. Que celles-ci soient d'ordre social, économique, philosophique ou idéologique, elles nous invitent à repenser le rapport que nous entretenons avec le monde, les relations que nous établissons avec l'altérité, avec ces autres qui nous ressemblent parfois, mais qui bien souvent nous renvoient une image différente de la nôtre. Chargés de sens multiples, ces rapports se révèlent des prétextes invitant le chercheur à s'intéresser plus précisément aux perceptions qui créent le sens, ainsi qu'aux modes d'appréhension des expériences vécues, à travers une reconnaissance de ce nécessaire rapport à l'*Autre* (Affergan, 1999). Les pauses auxquelles nous convie l'analyse de ces construits nous amènent à nous situer dans un espace où peut être envisagée une certaine compréhension de l'expérience d'autrui, une expérience chargée d'une culture originale et complexe.

Parce que notre compréhension de l'autre et de son expérience se construit en nous de ce que nous sommes, de notre ouverture, de notre disponibilité, il convient de marquer une pause afin de le laisser pénétrer en nous, de nous laisser nous imprégner de lui. Pour chercher à le comprendre, on doit s'arrêter, se décharger de nos propres préconceptions et appréhensions. Ensuite seulement peut-on s'approcher de lui. Ensuite seulement sommes-nous en mesure d'écouter et de recevoir la richesse de son expérience et de son récit. Et parce que ce sont cette expérience et ce récit qui nous importent comme chercheurs, nous acceptons parfois de nous placer dans une situation où se construit un équilibre à la fois fragile et solide dans la relation qui s'établit avec celui que nous rencontrons.

Cet équilibre représente en fait le coeur de bien des démarches de recherche. Nous y aspirons au moment où diverses forces, qui pourraient parfois paraître contradictoires, se rencontrent pour arriver à créer un espace propice au partage, à l'échange, à la relation entre le chercheur et le participant. En contexte spécifique d'entrevue, l'attitude adoptée influence directement l'expérience livrée par l'interviewé. Son discours, son ouverture, mais également ses réserves et son silence trouvent alors leur place dans cet espace-temps réservé.

L'objet du présent article est de présenter le récit narratif d'une expérience de recherche où s'est manifestée cette dynamique d'équilibre entre un chercheur et un traditionaliste autochtone dans l'espace-temps d'une entrevue. L'entrevue a été réalisée dans le cadre d'un projet dirigé par Madame Annie Presseau, Ph. D., professeure au département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), et financé par le Fond

québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC). Il visait à étudier la persévérance et la réussite scolaires en milieu autochtone. Si l'entretien auquel nous faisons référence nous a effectivement permis de mieux comprendre certains éléments inhérents à la problématique étudiée, il s'est également révélé d'une profonde richesse dans le cadre d'une formation à la recherche. C'est principalement de ce dernier élément que nous traiterons dans les pages à venir.

Comme notre article prend la forme d'un récit d'expérience de recherche, il est apparu important de l'écrire en adoptant une forme personnelle. Le chercheur est ici vu comme sujet pensant, comme acteur de construction de sens, donc comme chercheur sujet (Ellis & Bochner, 2000). Dans ce contexte, son récit et ses perceptions deviennent des outils permettant de mieux saisir la portée de l'expérience relatée afin d'en approfondir les notions essentielles (Vickers, 2002). C'est pour cette raison que la suite de cet article adopte un mode narratif où, comme auteur, nous nous situons au centre de l'action.

Dans les lignes qui suivent, nous nous attarderons donc successivement à différents éléments de l'expérience de recherche que nous venons d'évoquer en faisant ressortir les éléments spécifiques à cette dynamique d'équilibre. Pour ce faire, nous débuterons par la présentation du contexte général, puis spécifique ayant mené à la réalisation de cette entrevue. Par la suite, nous nous intéresserons au récit de l'entrevue pour mieux comprendre comment se construisent concrètement cet échange et cet espace-temps qui se créent pour laisser la place au récit de l'expérience du participant. Nous discuterons enfin de quelques éléments tirés du récit de l'expérience d'entrevue qui permettent de voir comment se construit cette relation entre le chercheur et le participant.

Le contexte général de l'étude

C'est au printemps 2003, dans le cadre d'une recherche-action visant à améliorer la persévérance et la réussite scolaire d'élèves autochtones en difficulté, que j'ai visité pour la première fois une communauté autochtone. Aux fins de notre recherche, nous avons effectué deux séjours d'une semaine dans deux communautés québécoises.² Au cours de cette première étape d'une recherche de trois ans, notre objectif principal était de dresser un portrait de la situation scolaire observable dans ces communautés. Le caractère exploratoire de cette première phase de l'étude nous invitait à tenter de mieux cerner les facteurs susceptibles d'influencer la réussite et la persévérance scolaire des élèves des communautés à l'étude, tant sur le plan académique que social. Évidemment, le fait de privilégier cet axe de recherche nous amena à nous intéresser au vécu des élèves à l'intérieur comme à l'extérieur des murs de l'école.

Dans cette perspective, notre équipe a préconisé divers modes d'enquête, se référant tant à des approches de recherche qualitatives que quantitatives, afin de recueillir l'information dans les milieux visités. Nous nous sommes notamment prêtés à des observations non participantes en classe pour saisir les interactions entre élèves et avec les enseignants; nous avons eu recours à des questionnaires distribués aux élèves fréquentant l'école secondaire pour connaître les spécificités de leur expérience scolaire et de leur vécu social; et nous avons recueilli divers documents écrits susceptibles de nous informer sur la manière avec laquelle s'organise la vie scolaire des élèves. Après l'obtention des consentements nécessaires, nous avons en outre pu accéder aux dossiers scolaires des élèves, nous permettant d'obtenir un portrait historique de leur expérience à l'école. Mais il apparaît de toute évidence que le coeur de notre collecte de donnée se constituait principalement des entrevues réalisées au sein des communautés. Plus de 80 personnes ont été rencontrées, des informateurs provenant de différents milieux et impliqués de près ou de loin dans le vécu scolaire des élèves. Nous avons, par exemple, eu la chance de rencontrer à la fois des élèves, des enseignants, des intervenants scolaires (professionnels non enseignants, directions, personnel de soutien), des parents d'élèves, des représentants des communautés et des intervenants sociaux. À travers des entretiens semi-dirigés, ceux-ci étaient amenés à aborder différentes thématiques susceptibles de nous aider à mieux saisir la manière avec laquelle se construit l'expérience scolaire des élèves.

Le contexte de l'entrevue

Pour moi, ces voyages représentaient mes premières expériences de terrain. Ayant une formation d'enseignant au secondaire, la recherche était pour moi un monde quasi inconnu. Je n'avais qu'une très vague idée de ce que j'allais faire lors de ces voyages. En tant qu'assistant de recherche, je savais que j'aurais probablement à réaliser quelques observations en classe et que je devrais mener des entretiens. À ce sujet, Madame Presseau, la professeure responsable du projet, avait vu la nécessité de me préparer à réaliser des entrevues en milieu autochtone. Dans le cadre d'une rencontre préparatoire, on m'apprit les stratégies de base pour mener une entrevue efficace, notamment en ce qui a trait au respect des silences de l'interviewé. Cette reconnaissance de l'importance et du respect des pauses en entrevue allait d'ailleurs jouer un rôle prépondérant dans l'expérience relatée ici. Disons simplement que j'avais la chance de compter sur l'expérience de chercheurs professionnels qui avaient déjà une bonne connaissance du milieu où nous nous rendions, et qui, le cas échéant, pourraient me soutenir dans mes réflexions.

Outre le fait que j'en étais à mes premières armes en recherche, il m'a semblé que ma connaissance du contexte spécifique de l'enquête – l'enseignement en milieu autochtone – était aussi passablement limitée. Bien entendu, j'avais lu le devis de recherche soumis à l'organisme subventionnaire, le FQRSC, pour l'obtention de la subvention. Mais un tel résumé ne donne qu'une idée bien partielle, pour un néophyte, du « senti » du milieu dans lequel on doit se retrouver.

Malgré mon manque d'expérience et mes nombreux questionnements, je demeurais heureux et fébrile à l'idée de vivre une telle expérience. J'avais la tête pleine d'idées, me lançant dans l'aventure avec la plus grande ouverture possible. C'est donc dans cet état d'esprit que j'ai quitté Trois-Rivières pour la première fois, alors que l'hiver tardait à céder sa place au printemps.

Le travail dans une communauté

Comme je l'ai déjà souligné, le projet de recherche prévoyait l'étude du vécu scolaire d'élèves autochtones issus de deux communautés québécoises. Pour toutes sortes de raisons, lors du premier voyage, la plus grande part de la collecte de données s'est faite au sein de l'une d'entre elles. Au cours de ce premier séjour, j'appris donc à mieux connaître ce milieu et les acteurs qui y évoluaient.

J'arrivai progressivement à me familiariser avec l'ambiance de l'endroit. Cette acclimatation fut facilitée par l'accueil chaleureux que nous reçûmes du personnel de l'école. Je sentais cependant qu'il y avait une certaine distance qui demeurait entre les membres de la communauté et nous. J'appris plus tard que cette réserve constitue un moment pendant lequel nos hôtes jaugent l'autre avant d'entrer en relation avec lui. Malgré tout, je sentais que ces relations étaient cordiales, bien que timides.

Malheureusement, au cours de ce voyage, il ne nous fut pas possible de réaliser tout le travail prévu. En fait, un changement de dernière minute à l'horaire de l'école que nous visitions, ainsi que l'étendue de la collecte de données, nous obligea à reporter au voyage suivant une partie du travail qui devait être réalisé au cours du premier séjour. C'est ainsi que nous repartîmes pour Trois-Rivières, gardant beaucoup d'interrogations en tête.

Un mois plus tard, nous étions de retour sur le terrain. Pour ce deuxième séjour, notre équipe s'était quelque peu modifiée, tant sur le plan de sa composition, que de son nombre. Notre collecte allait se faire dans les deux communautés simultanément, ce qui nécessitait que nos forces soient divisées en deux afin de pouvoir couvrir chacun des milieux. En fait, les deux communautés que nous devons visiter étaient relativement éloignées l'une de l'autre. Le travail fut donc réparti entre les membres de l'équipe de recherche.

Par un concours de circonstances, mes mandats m'amènèrent à me rendre plus fréquemment dans la communauté que j'avais visitée lors du premier séjour. Il va sans dire que mon assurance s'était accrue. De plus, je sentais que ma présence semblait moins dérangement qu'à ma première visite. J'en conclus que je devais probablement commencer à être accepté par le milieu.

Si au cours du premier séjour, nous avons pris du temps pour établir des contacts sur place, notre deuxième visite fut plutôt une course contre la montre. Nous avons tant de données à recueillir que nous n'avions pas de temps à perdre. Je dois avouer que nous avons un horaire relativement chargé, ce qui nous laissait peu de place pour la considération d'imprévus. Or, c'est précisément au cours de cette semaine minutée que j'ai rencontré Marcel.³

Un imprévu fructueux

C'était notre deuxième journée de ce second séjour. Nous avons prévu une rencontre de parents en après-midi. Notre objectif était de recueillir leur autorisation afin que leurs enfants puissent participer à l'étude. Nous devions donc présenter la thématique générale de recherche, ses objectifs et quelques éléments de la collecte de données privilégiée. Nous étions deux assistants de recherche qui avaient été affectés à cette tâche. Selon le plan que nous nous étions fixé, nous devions attendre l'arrivée de tous les parents pour commencer la présentation. Celle-ci consistait en une brève explication de la recherche, qui se terminerait évidemment par la réponse aux questions qui émergeraient de l'assemblée, pour se poursuivre avec une séance de signature intensive accompagnée d'échanges plus personnels au besoin. Malgré la simplicité de notre plan, et sa vraisemblable efficacité, nous nous rendîmes vite compte de l'impossibilité de le mettre en oeuvre. Nous avons omis de tenir compte de l'*indian time*.

J'avais déjà entendu cette expression au cours de notre premier séjour. C'est une enseignante allochtone qui m'expliquait que, pour les Autochtones, le rendez-vous fixé pour une heure précise ne constitue bien souvent qu'un indicateur de l'heure approximative à laquelle on devrait arriver. C'est sensiblement ce que nous avons vécu lors de notre rencontre avec les parents. Si certains se présentèrent une dizaine de minutes avant l'heure indiquée, nous laissant espérer que notre plan se déroulerait selon ce que nous avons prévu, nous dûmes nous raviser pour faire face à un flot ininterrompu d'arrivées et de départs pendant quelques heures.

Pour ne pas faire attendre inutilement les parents déjà présents, nous entreprîmes de donner nos explications sous une forme plus individuelle. Nous devions donc entrer en contact directement avec chacun de nos interlocuteurs, ce qui m'amena à discuter avec Marcel, le père d'un garçon fréquentant l'école

secondaire. Notre échange débuta par les formalités d'usage dans le contexte où nous nous trouvions, soit la présentation du projet de recherche. Puis tout en discutant, j'appris que Marcel était membre du mouvement traditionaliste.

Son discours piqua ma curiosité. Je sentis nettement que je quittais mon attitude joviale, prise pour les besoins de la présentation de notre projet, pour revêtir un habit d'intervieweur qui tente d'en savoir plus. Alors que les gens allaient et venaient autour de nous, j'étais captivé par l'échange que j'entretenais avec Marcel. Une bulle s'était créée autour de nous, un espace de partage et d'échange où déjà Marcel me donnait accès, bien qu'à petites bouchées, à certaines sphères de son expérience comme père et traditionaliste autochtone. En fait, j'avais le sentiment que cet échange, bien qu'informel, pourrait m'amener à mieux cerner une part de l'expérience vécue par les élèves de la communauté.

Déjà, certains intervenants autochtones nous avaient parlé de quelques particularités fondamentales liées à leurs traditions. D'autres sujets, des Allochtones ceux-là, nous avaient fait part de leurs réactions face à des réalités rencontrées dans la communauté, dans leurs relations avec les familles, dans les interactions observées entre les élèves eux-mêmes. Mais personne n'avait jusque-là abordé directement la question des valeurs autochtones, de la vision du monde prévalant dans la culture de cette Nation spécifiquement. Or, c'est exactement l'exercice auquel se prêtait Marcel à ce moment.

Notre discussion fut intéressante. Elle me permit de ressentir que Marcel aurait peut-être quelque chose à apporter à notre recherche. Pour l'instant, je n'avais encore qu'une très vague idée de l'utilité que pourrait avoir son témoignage. Malgré cela, je me décidai à lui demander s'il acceptait de réaliser une entrevue plus formelle le lendemain. Je disposais d'une pause d'une heure trente à l'heure du dîner, et je lui proposai de venir me rencontrer dans un climat plus calme que celui dans lequel nous avions discuté jusqu'à maintenant. Il me dit qu'il devait y penser.

C'est ainsi qu'il me quitta, sans me donner de réponse. Ce n'est en fait qu'une heure plus tard que je vis Marcel entrer dans la salle où se déroulait la rencontre de parents. Il vint m'annoncer qu'il acceptait ma proposition. Nous nous fixâmes donc rendez-vous à 11 h le lendemain matin.

L'entrevue avec Marcel

Ce matin-là, je réussis à terminer mes tâches une quinzaine de minutes avant l'heure de rencontre convenue avec Marcel. Alors que je commençais à me préparer pour l'entrevue, je repensai à la fin de notre discussion de la veille. Marcel m'avait vaguement parlé de son rôle comme traditionaliste auprès des autres membres de la communauté. Après m'avoir confirmé sa disponibilité

pour une entrevue le lendemain, il avait tenu à me préciser que sa présence serait conditionnelle au fait qu'aucun membre de la communauté n'ait besoin de lui. Sans trop comprendre ce qu'il entendait par là, et ne pouvant lui demander de précision vu le brouhaha dans lequel nous nous trouvions, je lui répondis que je serais de toute façon présent et qu'il n'aurait qu'à venir me rencontrer à l'école, où je l'attendrais. Onze heures approchaient enfin, et j'étais de moins en moins certain que Marcel allait se présenter.

Ce n'était pas ma première entrevue et, sans être un expert, je commençais à me sentir un peu plus à l'aise avec la dynamique à mettre en place pour faciliter la relation intervieweur-interviewé. J'avais, par exemple, assez bien intégré l'utilisation du dictaphone, ce qui me permettait d'arriver, je crois, à le faire oublier à mon interlocuteur au bout d'un moment. Les échanges étaient donc devenus plus faciles et moins artificiels que dans mes premières entrevues, où on sentait, autant chez l'interviewé que chez moi, une certaine tension du fait d'être enregistré. Par ailleurs, j'arrivais passablement bien à me débrouiller avec le schéma d'entrevue. Le caractère semi-structuré du canevas utilisé représentait littéralement une bouée à laquelle s'accrocher au besoin. Par exemple, dans le cas où l'interviewé se montrait avare de paroles, le schéma d'entrevue offrait une série de questions de relance susceptibles de lui permettre de détailler ses perceptions. Le canevas offrait en outre la possibilité de naviguer entre les thématiques devant être abordées pour explorer d'autres avenues intéressantes au besoin. Au niveau des attitudes, mon assurance croissante m'avait permis d'apprendre à accepter les silences de mes interlocuteurs. Je pouvais encaisser des pauses de quelques secondes sans perdre mes moyens. Bref, je commençais à avoir une certaine confiance en mes capacités d'intervieweur.

Je me préparai donc à cette entrevue en prenant une orientation particulière. Comme je sentais que Marcel allait me partager des informations et des perceptions qui n'avaient pas nécessairement de lien avec son statut de père d'un élève fréquentant l'école secondaire, je mis de côté l'idée d'utiliser le schéma d'entrevue prévu pour les parents. Je n'exclus cependant pas de prendre cette tangente si des indices me permettaient de croire qu'elle me donnerait accès à certaines perceptions de Marcel. Je décidai donc plutôt de mener cette entrevue librement, de laisser les thèmes émerger d'eux-mêmes.

Il était 11 h 5 quand je vis Marcel arriver. Je l'invitai à s'asseoir dans le local où se déroulerait l'entrevue. Il posa sur la table un sac qui semblait léger, puis il me regarda en silence. Je pris les devants en le remerciant d'être venu et en lui demandant d'emblée s'il voyait un inconvénient à ce que j'enregistre l'entretien afin que celle-ci puisse être retranscrite pour ensuite être analysée. Il

prit quelques instants pour réfléchir, puis il me fit signe qu'il préférerait que je n'enregistre pas notre échange. Je lui demandai alors s'il voyait un inconvénient à ce que je prenne des notes. Encore une fois, il préféra que je n'en prenne pas.

J'étais un peu déstabilisé. Je perdais tous les moyens de garder des traces directes de l'entrevue. Je devrais faire confiance à ma mémoire et reconstruire plus tard l'échange que j'aurais eu avec Marcel, ce qui me semblait pouvoir pauser problème quant à la justesse de ce que je rapporterais. Comment être certain que mes notes seraient le reflet réel de ce qu'il allait me dire? Comment m'assurer de ne pas accorder trop d'importance à une information plutôt qu'à une autre? Il me vint à l'esprit que le refus de Marcel que je garde des traces de notre discussion pourrait signifier qu'il ne désirait plus réaliser cette entrevue. Je lui demandai donc directement s'il acceptait toujours que nous échangions concernant sa vision, en tant que père et traditionaliste, de la communauté dans laquelle il vit, des relations qu'elle entretient avec l'école, et des valeurs fondamentales qui lui semblent influencer ces relations. Je précisai que je désirais utiliser le contenu de cette entrevue pour mieux comprendre la situation dans la communauté, et que, ce faisant, je serais amené à faire part du contenu de nos échanges à l'équipe avec laquelle je travaillais. Il me répondit qu'il était venu pour participer à l'entrevue et qu'il n'y voyait pas d'inconvénient.

À ce moment, Marcel prit le sac qu'il venait de déposer sur la table. Il l'ouvrit et en sortit des herbes tressées en forme de cercle. Il me tendit qu'il s'agissait d'une tresse de « foin d'odeur ». Le présent se voulait un gage de paix pour l'entrevue qui allait se dérouler. En m'offrant cette tresse, il voulait, me dit-il, que nos échanges soient inspirés, qu'ils soient à la fois respectueux et ouverts. Sans que je m'en sois aperçu, Marcel venait de donner le ton à l'ensemble de l'entretien.

Plus tard, quelques lectures sur le sujet me permirent de mieux comprendre le sens à accorder à ce cadeau. Dans la culture de Marcel, le foin d'odeur est utilisé à titre d'encens dans les cérémonies pour la purification. Il sert en outre de rappel de l'origine de l'Être qui est attachée à la Terre Mère (voir notamment l'article « Sweet Grass » sur Wikipédia). Chez les peuples des Premières Nations, le cercle réfère quant à lui au sens sacré du monde, à son unicité et sa complétude. Il représente la vie, ses origines, son présent et son avenir (Battiste, 1995; Sioui, 1999).

Il s'en suivit un échange peu banal pour un intervieweur qui en est à ses premières armes. Sans possibilité de prendre de note, devant porter attention à l'ensemble des commentaires de mon interlocuteur, je dû m'adapter à son

langage, à sa langue, mais aussi aux signes qu'il me donnait. Bien que j'avais eu la chance de rencontrer d'autres Autochtones en entrevue, aucun n'avait cette manière bien à lui de s'arrêter, de se pauser pendant le discours. J'ai dû encaisser de longues pauses, accepter de grands silences. Parfois, il m'arrivait de tenter de relancer le discours de Marcel lors des pauses, l'orientant sur de nouvelles voies par une question ou une reformulation, mais la plupart du temps, c'est lui-même qui, au bout d'un moment, se réengageait dans sa réflexion et ses explications.

Nous avons déjà passé quelque temps ensemble quand Marcel en vint à aborder une partie de son histoire de vie qui semblât grandement le troubler. À ce moment, il se tut. Son silence fut plus long et pesant que ceux que j'avais pu vivre jusqu'à maintenant. Je sentais qu'il n'osait plus parler. Il m'avait déjà fait vivre quelques moments de silence relativement intenses, silences qui parlaient d'eux-mêmes, mais lors d'aucun de ceux-ci je n'avais pu sentir la charge émotive que je retrouvais dans celui-ci. C'est moi qui finis par briser ce silence en proposant à Marcel que nous laissions chacun de côté nos rôles respectifs d'intervieweur/interviewé, et que nous entrions en relation d'homme à homme. Ce faisant, je lui promis que l'échange qui suivrait resterait confidentiel, même au regard de la recherche. Il accepta ma proposition et il me raconta une partie de son histoire de vie qui ne paraît pas dans mes notes de terrain, ni dans le rapport d'entrevue final que j'ai réalisé. Ce moment dura une quinzaine de minutes et se termina par un long silence. Je le vis se rasseoir droit dans son fauteuil, prendre une profonde inspiration, et je compris que nous reprenions nos rôles respectifs d'entrevue. Le reste de l'entretien se déroula bien, et je sentis que Marcel s'ouvrait plus librement et avec un peu moins de retenue que dans la première partie de l'entrevue.

Les minutes passèrent. Bientôt, je constatai qu'il était 12 h 15. Je devais commencer à conclure l'entrevue afin de ne pas partir trop pressé et avoir l'air de bâcler notre rencontre. J'entrepris donc de mettre fin progressivement à l'entretien. Sentant mon mouvement, Marcel prit la responsabilité de conclure la rencontre dans le même esprit qu'il l'avait commencé. Se levant, il reprit son sac puis se dirigea lentement vers la porte. Il se retourna et me demanda combien de temps je devais demeurer encore dans la communauté. Malheureusement, nous quittions quelques jours plus tard, sans quoi, il m'aurait invité à vivre une expérience dans une hutte de sudation avec quelques autres membres de la communauté. Qu'à cela ne tienne, il m'invita, si j'en avais la possibilité, à l'accompagner l'été suivant dans la forêt. J'accueillis l'invitation avec respect, estimant qu'il s'agissait là d'une marque de confiance à mon égard, mais dus la décliner en raison d'autres engagements.

Nous nous laissâmes donc à la suite de remerciements partagés où l'un et l'autre soulignons le plaisir d'avoir vécu ensemble cet échange, de nous être permis cette trêve dans le brouhaha quotidien de nos vies respectives. Cet espace que nous avons créé ensemble s'est constitué comme un moment d'accalmie pendant lequel nous avons pu entrer en contact l'un avec l'autre. Je dois néanmoins avouer que j'espérais grandement avoir quelques instants pour rédiger mes notes avant de poursuivre ma journée de collecte. Or, cela me fut impossible et ce n'est que le soir venu que je pus prendre un tel temps pour la consignation de mes impressions et du contenu de nos échanges.

Que retenir de cette expérience?

Il y a maintenant quelques années que j'ai eu la chance de vivre cette rencontre. J'en garde d'ailleurs un souvenir marquant aujourd'hui encore. Comme je l'avais pressentie, il ne m'a pas été possible de revoir Marcel, ni de répondre positivement à son invitation. Néanmoins, notre échange a guidé mes réflexions sur de nombreux sujets, réflexions dont j'aimerais traiter ici.

Cette expérience d'entrevue a d'abord eu un effet formateur sur moi en tant qu'étudiant chercheur. Le fait d'être mis en contexte concret de recherche, d'avoir à réaliser une entrevue réelle dans le cadre d'une étude officielle, m'a amené à développer certaines habiletés qui n'auraient peut-être pas pu voir le jour en situation fictive. Les décisions prises en cours d'entrevue, l'expérimentation de la gestion d'une dynamique d'échange unique et originale avec un participant, même le choix de solliciter la participation d'un individu à une recherche, sont autant de lieux où j'ai dû m'impliquer activement dans la réalisation de la collecte, prendre des responsabilités, tenter des actions. J'ai pu en cela profiter de la latitude donnée par les chercheurs responsables de cette collecte de données et de leur encadrement réflexif, facteurs qui m'ont permis d'adopter une attitude pro active dans le cadre de cette recherche.

Comme le soutiennent Roulston, deMarrais & Lewis (2003), la participation d'étudiants à de tels processus de recherche constitue un élément fort dans une formation à la conduite d'entrevues en recherche qualitative. La fréquentation de chercheurs expérimentés, ouverts à partager leurs réflexions et leurs interrogations, mais également l'ouverture laissée à l'initiative émergeant des préoccupations des étudiants en contexte de recherche, apparaissent comme des éléments susceptibles de soutenir concrètement l'apprentissage des processus de recherche.

Par ailleurs, à travers cette expérience, j'ai été amené à construire mes représentations de la dynamique relationnelle pouvant être mise en place en recherche. L'entrevue réalisée avec Marcel, et le contexte dans lequel celle-ci a pris forme, m'ont permis de réfléchir à la place que prend le chercheur dans la

rencontre de l'Autre, à la relation à établir avec le participant, ainsi qu'à la négociation qui se joue dans un tel contexte. Le fait que Marcel prenne les devants en tout début de rencontre en m'offrant une tresse de fois d'odeur nous plaça d'ores et déjà en situation de responsabilité et de pouvoir partagé. Comme chercheur, je n'avais pas le monopole de l'organisation de l'échange. Je ne me suis pas octroyé ce pouvoir et on ne me l'a pas conféré d'office. J'y agis plutôt à titre d'acteur, par la décision d'entreprendre un entretien non structuré et l'acceptation de laisser Marcel participer à la création de cet espace-temps, devenu collectif par la force des choses.

Une des spécificités de l'entretien en recherche qualitative consiste justement en la possibilité de l'envisager comme la coconstruction d'un moment, d'un événement où s'établit une relation fine entre le participant et l'intervieweur (Fontana & Frey, 2000). Tout en permettant « d'enrichir le matériel d'analyse et le contenu de la recherche » (Poupart, 1997), l'entretien non structuré offre un lieu de contrôle particulièrement intéressant pour le participant (Corbin & Morse, 2003). Il y est envisagé comme acteur de la démarche de construction des connaissances par sa participation à leur formulation et leur articulation. Ces deux perspectives permettent donc d'envisager l'entretien qualitatif non seulement comme un outil de collecte de données, mais également comme le moteur concret pour l'établissement du lien entre le chercheur et le participant.

Mais bien au-delà de toute parole, ce sont les silences qui nous ont permis de nous rencontrer. Ce sont eux qui ont donné l'espace pour que s'établisse un contact respectueux pendant lequel ensemble nous définissions le territoire où se dérouleraient nos échanges, se conservant chacun des espaces privés. Les silences furent d'ailleurs pour moi des moments privilégiés pour apprivoiser ces frontières qui devaient être respectées. Leur écoute, ou plutôt l'écoute des émotions, des non-dits, des sous-entendus qu'ils accompagnaient, m'ont permis d'aller vers Marcel lorsque cela me paraissait possible, tout en demeurant à d'autres occasions en attente afin de ne pas le brusquer, de ne pas rompre la communication. Cette réserve me permit de saisir les messages dans le silence, de ressentir, vibrant en moi, les mots intériorisés, non exprimés.

Les silences dont il est question ici apparaissent souvent comme les moteurs de l'échange. Leur importance se reflète notamment dans la recherche d'une compréhension des représentations du participant. Possédant un contenu et une forme particulière, ils renferment des informations ne pouvant pas nécessairement être traduites par la parole (Poland & Pederson, 1998). L'atmosphère qu'ils créent, participe à la construction d'un échange situé dans un temps et un espace particulier où se développe une relation à la fois fragile

et profonde entre le participant et l'intervieweur. C'est sur ces bases que peut alors s'élaborer une rencontre où le participant donne droit au chercheur de participer à la formalisation de ses représentations du monde.

Conclusion

Notre entretien se constitua donc comme une danse où se négocient le rythme, les pas et le style. Participant comme intervieweur, nous devons accepter de nous laisser guider par l'autre. Nous avons dû trouver notre musique, la tonalité qui nous permettrait de nous rencontrer sur un terrain commun dans un échange qui se voudrait harmonieux, disons peut-être même gracieux. L'un et l'autre sommes demeurés ce que nous sommes : lui Marcel, un père autochtone membre d'un mouvement traditionaliste, moi Jean-François, étudiant chercheur allochtone, intéressé à ce qu'il avait à m'offrir dans le cadre de notre recherche. Mais dans cette danse, nous avons accepté de construire un espace commun où furent partagées des représentations du monde, un espace qu'occupa Marcel avec franchise et ouverture, et où j'essayai de m'impliquer tout en laissant la place nécessaire pour qu'émerge son histoire de vie, son récit.

Évidemment, on aura compris qu'une telle expérience frappe l'imaginaire de celui qui la vit. Elle est demeurée pour moi une illustration marquante d'un idéal de contexte permettant d'établir ce rapport à l'Autre qui enrichit non seulement la recherche et la connaissance, mais également les Êtres qui s'y impliquent, qu'ils soient chercheurs ou participants. Elle a participé en cela de près à la formation de mon identité de chercheur.

L'objectif n'est cependant pas d'en faire un modèle à suivre. En effet, si l'on considère que chaque situation est particulière, que cet espace-temps qui se construit au moment d'un entretien est propre au contexte, au sujet et aux acteurs, alors il devient impossible, voire futile, de penser une reproduction de cet événement, et même des circonstances qui nous y ont menés. Seulement pouvons-nous espérer que ce récit inspire d'autres étudiants chercheurs dans leurs expériences pour construire cet espace de rencontre de l'Autre, avec l'Autre. Une rencontre, nous diraient peut-être Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2003), marquée par une disponibilité, une ouverture, une disposition, un respect de l'Autre.

Notes

¹ Je tiens à remercier chaleureusement Madame Annie Presseau, Ph. D. Professeure au département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), qui m'a permis de vivre cette expérience en sollicitant ma participation à son étude à titre d'assistant de recherche, puis qui a dirigé mon projet de mémoire de

maîtrise en compagnie de Monsieur Stéphane Martineau, Ph. D., également Professeur au département des sciences de l'éducation de l'UQTR. J'aimerais aussi souligner la collaboration de Monsieur Jean-Marie Miron, Ph. D., professeur au département des sciences de l'éducation de l'UQTR, à la réalisation de cet article. Ses riches commentaires et éclairages ont permis la mise en forme de celui-ci.

² Par souci de confidentialité, nous avons retiré toute précision pouvant éventuellement mener à l'identification des communautés concernées. Nous respectons en cela à l'entente conclue entre ces communautés et notre équipe de recherche.

³ Marcel est un nom d'emprunt attribué pour assurer la confidentialité du sujet.

Références

- Affergan, F. (1999). Préface. Dans F. Affergan (Éd.), *Construire le savoir anthropologique* (pp. 7-29). Paris : PUF.
- Battiste, M. (1995). Introduction. Dans M. Battiste, & J. Barman (Éds), *First nations education in Canada : The circle unfolds* (vii-xx). Vancouver : UBC Press.
- Corbin, J., & Morse, J.M. (2003). The unstructured interactive interview : Issues of reciprocity and risks when dealing with sensitive topics. *Qualitative Inquiry*, 9(3), 335-354.
- Ellis, C., & Bochner, A.P. (2000). Autoethnography, personal narrative, reflexivity. Dans N.K. Denzin, & Y.S. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (2nd ed.) (pp. 733-768). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Fontana, A., & Frey, J.H. (2000). The interview : From structured questions to negotiated text. Dans N.K. Denzin, & Y.S. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (2nd ed.) (pp. 645-672). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Poland, B., & Pederson, A. (1998). Reading between the lines : Interpreting silences in qualitative research. *Qualitative Inquiry*, 4(2), 293-312.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart, J.-P. Deslaurier, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A.P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 173-209). Boucherville : Gaëtan Morin.
- Roulston, K., deMarras, K., & Lewis, J.B. (2003). Learning to interview in the social sciences. *Qualitative Inquiry*, 9(4), 643-668.

Sioui, G.E. (1999). *Pour une autohistoire amérindienne*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Sweet grass. (2007, April 28). *The Free Encyclopedia*. Document consulté le 19 mai 2007 de http://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Sweet_grass&oldid=126724770

Vickers, M.H. (2002). Researchers as storytellers : Writing on the edge—and without a safety net. *Qualitative Inquiry*, 8(5), 608-621.

Jean-François Dragon est détenteur d'une maîtrise en sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ses intérêts de recherche variés l'ont amené à travailler au sein de plusieurs équipes de recherche. Il est particulièrement intéressé par les questions d'ordres méthodologiques en recherche et s'implique notamment dans la formation à la recherche qualitative.